

XYZ. La revue de la nouvelle

Petits morceaux de lune

Daniel Paradis



Numéro 46, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, D. (1996). Petits morceaux de lune. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 65–70.

Petits morceaux de lune

Daniel Paradis

Il était une fois un regard inquiet jeté par la fenêtre. Deux grosses mains, irrésistibles et immuables, faites pour ouvrir et serrer. Pour démolir peut-être, pour frapper assurément. Et deux petites, insectes discrets dans la lumière qui filtre par la fenêtre. De petits doigts luisant sous les feux froids de la lune.

Il faut suivre les grosses mains. Elles ont raison, toujours, surtout quand elles serrent le poignet. Elles sont habiles. Par leur magie, une serrure s'est ouverte et une maison les a laissées entrer. Sans bruit. Sans un frisson. Les petites mains sont seules à trembler. Les nuits des autres mains sont-elles peuplées de craintes, elles aussi ?

Le silence est entré lui aussi et se déroule dans la pièce : ainsi le veulent les grosses mains. Et tous les gestes de silence glissent dans la nuit, emmitouflés, calfeutrés. Les poignées, les serrures cèdent l'une après l'autre, les portes se succèdent et enfin, on touche au but. Encore une dernière porte...

Un bruit de pas tout près, de gestes encore gourds : quelqu'un derrière la porte. Et tout s'arrête. Comme un étang l'hiver. Froid. Solide. Blême. Les grosses mains saisissent le petit poignet. Rien d'autre à faire qu'encore plus de silence, un concentré de peur et de silence. Ne pas bouger. Même les pensées restent immobiles. Paysage de neige, la nuit. Immobilité suprême.

La porte s'ouvre, mollement, comme un bâillement. Grincement discret. Un pas, deux peut-être, lents et ensommeillés, puis un bruit sourd, un bruit de coup, d'écroulement, de fin de quelque chose. Des mains tombent sur le sol, geste rapide à peine découpé dans les ténèbres. Des mains aux formes

invisibles, issues de l'inconnu et aussitôt retournées vers lui. Qui ne toucheront jamais plus rien. Des mains mal réveillées sans avoir eu le temps de s'apercevoir qu'elles étaient de trop.

Un instant encore, tout redevient immobile. Au cas où d'autres mains existeraient, s'éveilleraient aussi dans cette grosse maison noire au cœur violé. Tout est pétrifié. Un silence d'ailleurs. Inventé. Nécessaire. Éphémère. Comme la nuit.

Puis les grosses mains, devenues fébriles, reprennent l'initiative et cherchent l'objet désiré, le but de tous ces gestes transis.

Il est tapi quelque part dans cette pièce et attend, poing à ouvrir, nœud à dénouer. Enchâssé dans l'obscurité, enveloppé d'immobilité, de passivité, d'indifférence. La pièce est d'un noir encore immuable en attendant qu'apparaissent, à la longue, les divers tons de gris qui se cachent assurément un peu partout. Ici, pas de petits jets de lune, pas de fenêtre ni d'ouverture sur la nuit. L'extérieur n'existe plus. Ici ne sont que mondes clos, gestes solides, prisonniers, blindés, en forme de replis sur soi, comme une honte à la seule pensée de l'air et de l'espace.

Il faut chercher, en silence et dans le noir, nager dans les ténèbres, étendre et agiter les doigts, pour une fois étirés au bout des bras, volant dans l'espace à la recherche d'un point de contact. Demi-jeu, faute de mieux. Le temps s'étire mollement et l'on n'entend que cette faible respiration, ce son que l'obscurité n'arrive pas à éteindre, ce souffle saccadé de l'autre qui ramène des souvenirs et des frémissements dans les petits doigts. Non ! Ne plus penser à cela.

Il était une fois... C'est ça : penser aux contes du passé. Il était une fois, il n'y a pas si longtemps, une maison et une enfance. De longs doigts grêles qui enveloppaient si bien les mains. Des doigts amis. Des chansons qui berçaient doucement le sommeil. Une vie tranquille comme un ronron... Quelque part en haut des doigts, un visage qu'on touchait à peine, tant les bras étaient tendres et accueillants.

Des doigts, de longs doigts féminins, si doux et noués, qui peu à peu ralentissaient, s'affaiblissaient de jour en jour, comme

sur le point de partir, de disparaître vers d'autres mains invisibles. Et qui ont fini par devenir immobiles et partir, aspirés par la nuit et le temps. Et il n'est plus resté que les grosses mains.

Celles-ci ont maintenant trouvé le coffre, le réservoir d'argent, de rêves et de bonheur. On les entend s'acharner dessus avec toutes sortes d'instruments. Des bruits confus, tour à tour secs et humides, des petits sons furtifs qui se poursuivent dans les ténèbres. Un gros craquement, des martèlements, des bruits d'effort et d'impatience. Affreux compromis entre la discrétion et l'envie furieuse, la nécessité de briser cette résistance. Une grosse respiration emplit maintenant la pièce noire, hale-tante, omniprésente...

Tout comme ce soir-là où les grosses mains se sont approchées et ont touché. Elles n'avaient pas le droit, non pas le droit! Elles faisaient mal. Et tout s'est engourdi quelques instants. Il n'y avait rien d'autre à faire que dormir. Un sommeil qui sentait la sueur et le rêve usagé. Cette nuit-là était devenue un point mort, un point d'oubli. Les petites mains s'étaient alors à ce point enfoncées dans la nuit que, le lendemain, le premier jet de l'aube, en les touchant, leur avait fait peur.

Ne pas penser à ça, plus jamais. L'effacer. Le rayer de la mémoire du temps. Il y a longtemps et il faut que ce soit plus longtemps encore. Une épaisse enveloppe de longtemps. Noyer cela dans les jeux d'ombre et d'oubli puisqu'on ne peut pas dormir ici.

Il était une fois... Vite, quelque chose! Un château de fées, des nuits tranquilles, des tas d'autres mains sur un ballon. Des voix, des rires fusant comme des oiseaux clairs, puis engloutis comme les longs doigts fins. Disparus comme eux dans un trou du temps. Des sommeils où l'on plonge comme dans un nuage et où les doigts bougent à peine sur les draps, bercés par le rythme des songes.

Il était une fois aussi un souvenir, une honte, un morceau d'horreur jamais totalement oublié, à peine engourdi, faute de mieux.

Et les bruits courent et s'essoufflent dans la pièce. Peu à peu, les ténèbres se laissent percer et l'on peut voir autant que deviner des formes qui ont l'air mobiles à force d'être floues. On distingue aussi les grosses mains calleuses qui s'acharnent sur le coffre.

Des siècles se sont écoulés depuis que cette pièce a tout avalé dans son mystère et sa profondeur. Mais elle digère mal l'impatience, la frustration et les petits jurons qui commencent à fuser. Le temps s'étire et s'allonge, impassible et narquois. Les grosses mains sentent venir l'échec et se font plus bruyantes.

L'échec! Elles ne l'ont jamais supporté. L'échec a une voix et rompt peu à peu le silence. Il a une odeur aussi, celle haïe d'une sueur trop proche, collante, relents de frottements, de palpations... Vite! Il était une fois...

Il était une fois une expédition comme celle-là, un retour marqué par la déception. Un sentiment d'échec et des grosses mains frustrées qui s'étaient mises à sentir l'alcool et ensuite...

Et voici que revient la peur de ce soir-là, de ce qui pourrait, qui va se passer. Coffre maudit qui ne se laisse pas faire. Il était une fois, vite! VITE!

Il était une fois une grosse pince-monseigneur sur le sol près d'un coffre, une nuque large, des doigts épais et haïs, crispés sur un coffre de métal. Une bouffée de terreur brusque et silencieuse. Un coup sec, violent, inimaginable, sur cette tête, sur le passé et les souvenirs. Sur le présent et tout ce qui l'enchâsse. Un coup comme une déchirure, un trou qui engouffre à jamais tous les relents de sueur et les souffles hale-tants. Une peur blanche et rouge, zébrée, brûlante, une glissade effrénée vers l'extérieur.

Les petites mains affolées sont sorties de la salle noire et de la maison au coffre. Elles ont rejoint, directement à nu, sans mur ni vitre, ces minuscules morceaux de lune qui ne ricochent plus sur la peau, mais la baignent d'une lueur immobile. Elles se joignent comme un regard à jamais replié, un cœur exposé, et chaque doigt est une petite veine qui tremble. Elles ne sentent

plus vraiment ce qui les entoure. Elles sentent le cœur des formes, comme celles-ci n'auraient jamais dû cesser d'être. Elles se serrent l'une contre l'autre sous la lune et plongent loin, très loin, au fond de tout. Se rapetissent dans la nuit, font de la nuit en elles et, comme les mains inconnues de tout à l'heure, plongent vers le sol dur.

Lentement, si lentement que le geste devient un autre rythme, un autre monde.

Comme un pauvre soleil accroupi au fond d'une vieille galaxie toute froide. Plus rien à réchauffer que lui-même. Qui écoute en silence brûler les étoiles. Qui, après un long clin d'œil au fond du ciel, ne trouve plus qu'une solitude infinie, un frisson tout seul, en mal de passé, de bonheur et de caresses.

Les petites mains tombent, encore et longtemps, tout au fond du monde, là où se cachent encore des doigts doux et effilés, en sécurité, dans les plis du passé, sous une épaisse muraille de temps impossible à percer, même pour des rayons de lune. Mais on a emporté quelques rayons avec soi et ils continueront d'étinceler, dans ce monde feutré, comme un écho qui se promène et se répond à lui-même quand il se sent trop seul.

Comme un navire aux voiles gonflées, laissant une ville se draper toute seule dans un soupir, s'envelopper d'espace et d'oubli, abandonnée à ses rues de pierres et de poussière, à ses passants et à ses trottoirs fantômes.

Le temps passe sûrement encore là-bas, quelque part à l'autre bout du monde, dans ces lieux quittés à tout jamais à force de ne plus y croire. Que le monde est long ! Que les instants se glissent avec peine dans les ombres du temps ! Que ces mains sont étroites pour la grande marée qui érode leurs berges ! Que le monde est flou quand elles s'évaporent dans la nuit comme une fin de quelque chose !

C'est à peine si l'on sent un contact sur la peau de temps à autre. Une sensation bien vite rejetée, niée, oubliée, dès lors qu'elle ne ressemble pas à celle de ces longs doigts doux, jamais tout à fait perdus puisque encore en soi.

Parfois le contact revient, insiste doucement, comme s'il y avait d'autres longs doigts, quelque part. Et peut-être qu'un jour, il se mêlera aux rayons de lune pour rebondir lui aussi sur les mains.

Et si, d'aventure, une fenêtre passe tout près, les petites mains se posent dessus, devant tous ces gens vêtus de blanc qui vont et viennent. Vont et viennent. Et toutes ces mains qui s'agitent.

Il était une fois un regard par la fenêtre. Il était une fois... une fois qui n'était pas.